

catégorie au-delà de la définition minimale du populisme le limitant à un *style* politique d'appel au peuple couplé à une dénonciation des élites (Ch. 5–6). S'il existe des affinités électives entre populisme et nationalisme, comme le souligne l'analyse du cas péroniste (Ch.7), les « néo-populismes de droite » se distingueraient ces deux dernières décennies en Europe par leur orientation résolument nationaliste, recoupant par là même un glissement observé également au Québec de formations populistes protestataires basculant vers des formes plus identitaires (Ch. 8–10). Voilà pourquoi, selon Pierre-André Taguieff, on se leurrerait à relever des analogies entre la situation actuelle en Europe et celle des années 30. L'émergence sur les scènes électorales européennes de formations xénophobes et eurosceptiques ne recouperait nullement une renaissance du fascisme, davantage un anathème qu'une catégorie opératoire d'analyse, notamment du fait de l'absence de prétention impériale et colonialiste de ces mouvements. Il faudrait davantage y voir un retour du nationalisme en Europe (Ch. 11–13), dont les succès auprès des plus marginalisés seraient alimentés par les dégâts sociaux causés par la mondialisation et les craintes associées à « une immigration musulmane accusée de vouloir imposer ses propres valeurs et normes » (124).

Aussi, la thèse de l'auteur pourrait apparaître comme une rupture importante, notamment quant à la pertinence en-soi du concept de populisme. « Il faut reconnaître que l'arbre nous a caché la forêt : le « populisme » comme rhétorique et style politique nous a caché le nationalisme, qu'on croyait mort ou agonisant » (220). Cependant, que ces mouvements soient en dernière instance « populistes », « néo-populistes » ou principalement « nationalistes », le raffinement des catégories sert au final le même objectif visant à refuser toute filiation idéologique entre ces formations politiques et le fascisme. Et le cœur de l'ouvrage s'inscrit ainsi dans la même controverse historiographique quant à l'immunité française au fascisme ayant présidé à l'élaboration du concept de national-populisme dont témoignent les travaux d'Annie Collovald.

En mettant davantage l'accent sur le « nationalisme » et moins sur le « populisme » du Front National et de ses épigones européens, Pierre-André Taguieff resserre la congruence des formations politiques qu'il étudie et écarte la critique du « populisme » comme coquille vide, regroupant des partis et des leaders politiques de la gauche réformiste à l'extrême droite. Cependant, le travail de « reconstruction » de la catégorie soulève plus de questions qu'il n'apporte de réponses. Si le nationalisme, trait structurant de la « pensée de droite », a également été historiquement interprétée comme la riposte de droite à la politisation ouvrière des partis socialistes, est-il cependant le meilleur critère distinguant clairement les formations « néo-populistes » que l'auteur étudie et les autres partis de droite? De plus, tout en voulant rompre avec le mépris de classe de certaines analyses fustigeant le « populisme » de ces partis, Pierre-André Taguieff perpétue l'antienne présentant les « perdants » et les « exclus » de la mondialisation comme leurs premiers soutiens électoraux, sans insister outre mesure sur le fait électoral majeur des classes populaires : l'abstention.

ANTOINE MAZOT-ODIN *Université de Montréal*

Presidential Leadership and the Creation of the American Era

Joseph S. Nye

Princeton NJ: Princeton University Press, 2013, pp 183.

doi:10.1017/S0008423916000135

Presidential Leadership and the Creation of the American Era, by Joseph Nye, though focusing primarily on the foreign relations role of the president and how presidents over the last century have helped to shape the United States' position in the world, provides great insight into the role of individuals in shaping the institution of the presidency itself.

Nye's work is at the centre of a debate that could be characterized as the political science equivalent of the nature versus nurture debate. For us in political science, it is more generally a debate whether it is environments or individuals that have a greater influence on policy outputs and outcomes.

In discussing how America got to the position of power it held in the world at the close of the twentieth century Nye begins with the question, "What role did individual leadership play?" (6) In other words, was the creation of "the American era" a matter of environmental happenstance, or did the individuals who held positions of leadership—presidents in particular—play a role by the choices they made? While cautioning against leader attribution error, Nye also points out that leaders can create their own (and their country's) opportunities. He writes, "Sometimes leaders not only take a fork in the historical road but help to create it" (5). The question remains, however, if the fork taken or created is the correct one.

Nye notes a definitional problem with a well-used term, developed by James McGregor Burns (1978): transformational leadership. The problem for Nye in using this term is its juxtaposition with the concept of transactional leadership. For Nye, the term terms are somewhat limiting. Instead he continues the Burns usage of transformational or transforming leadership having to do with the expression of lofty goals but creates a matrix of leadership objectives and styles. In doing so, he differentiates between leaders with *transformational objectives* and those with *status quo/incremental objectives* as two different types of leaders. The other axis is based on style: *transactional* versus *inspirational*. This differentiation between objectives and styles allows Nye to delve more deeply than he would be able to by using Burns' older construction. For example, Nye categorizes Harry Truman as having transformational objectives combined with a transactional style, Woodrow Wilson as having transformational objectives and an inspirational style, Dwight Eisenhower as having status quo/incremental objectives and a transactional style, and Bill Clinton as having a status quo/incremental objectives and an inspirational style.

It is not the entirety of presidential history that Nye covers in his analysis. Rather, he looks at the development of the "American era" from Teddy Roosevelt through George H. W. Bush and further focuses on key presidencies in that time frame. Nye selects those presidents "who presided over the four positive phases of the expansion of American power in terms of their effectiveness and ethics" (20). Thus, he admits to leaving out those presidents who did not preside over the "positive phases." In some ways this limits the extent to which we can infer the importance of leadership, though it could be argued that it was the presidents who drove the expansion of American power and if they didn't make Nye's cut, their leadership was lacking. This selection of presidents does not diminish the overall point Nye makes that individuals do matter. The skills, the personality, the outlook of the individual in the office are causally related to the outcomes. The key is in how they bring those factors to bear on the situation before them.

Much of the difficulty that Nye points out for presidents in the latter portion of his time frame coincide with what many scholars have referred to as the postmodern presidency or what I prefer to think of as the imperiled presidency. This is a period of time when the presidency has been more vulnerable to attack by the media, by domestic political opponents and by foreign powers (at least metaphorically or rhetorically). It is in this period that one could argue that the characteristics of the individual matter most. Nye writes, "Presidents will face an increasing number of issues in which obtaining our preferred outcomes will require power *with* others as much as power *over* others" (159, emphasis included). A president's skills as a politician on a large stage will be ever more important and he or she will have to adapt to an ever-changing environment,

including the relative power position of the United States with respect to other governments and organizations in the world. Nye concludes that at the very least, the individuals who have held the office of president have played a significant role in the creation of the American era. He notes further that since we are in an environment where America is no longer the sole power, presidents must “develop contextual intelligence” (159) to understand that though the United States is still perhaps the most powerful player, it now needs the co-operation of others to achieve its goals.

JIM TWOMBLY *Elmira College*

Géopolitique du sport

Pascal Boniface

Armand Colin, Paris, 2014, 192 pages.

doi:10.1017/S000842391600024X

Cet ouvrage a pour objet la relation entre l'État et le sport en tant qu'outil d'influence des politiques intérieures et extérieures pour les différents acteurs sociaux tels que les individus, les gouvernements et les instances internationales. À cet égard, il met en relief le fait que le sport peut servir d'élément de *soft power* au même titre que l'industrie culturelle et informative. Ce concept se réfère à toute forme d'influence, de persuasion et d'attraction qu'un pays peut avoir sans se servir de sa force militaire et économique, aspects vus comme du *hard power*. L'auteur présente les principales sphères d'influence politique en relation avec le sport. Il en démontre la pertinence et la validité par l'entremise de cinq principaux cas étatiques : les États-Unis, la Chine, le Qatar, l'Inde et la France. En termes d'organisations sportives internationales, le Comité International Olympique (CIO) et la Fédération Internationale de Football Association (FIFA) sont particulièrement analysés par l'auteur.

Celui-ci aborde en premier lieu l'aspect de la mondialisation et de la démocratisation du sport par son accessibilité à toute personne voulant y prendre part, suivant par la même occasion les tendances mondiales actuelles. En effet, l'organisation de grandes compétitions sportives comme les Jeux olympiques, autrefois concentrée dans les mains des dirigeants européens et américains, s'élargit à présent à d'autres États ayant acquis une importance plus marquée internationalement, tels que le Mexique, la Chine et le Brésil. Ces compétitions permettent non seulement une forte reconnaissance pour l'État s'en occupant, mais aussi de la visibilité encourue par la médiatisation de l'événement, offrant une fenêtre incroyable sur le monde et un apport économique majeur par rapport au tourisme, aux investissements étrangers et aux entreprises commanditaires. Le cas qatari en est assez révélateur dans sa volonté d'obtenir la Coupe du monde de soccer de 2022, où le comité organisateur de cet État aura fait des pieds et des mains, allant même jusqu'à certains actes de corruption vis-à-vis des hauts dirigeants de la FIFA, pour les convaincre de lui attribuer cet événement. Les attributions de ces événements par le CIO et la FIFA ne sont pas uniquement faites en fonction de l'égalité et de la démocratisation du sport et sont loin d'être dénués d'intérêts politiques, comme le démontre la prédominance des membres de ces organisations en provenance d'États majoritairement européens et nord-américains. Un exemple parmi d'autres fut l'attribution en 1984 des Jeux olympiques à Sarajevo en pleine guerre froide en signe de reconnaissance posthume de la résistance du leader yougoslave Josip Broz Tito face à l'Union soviétique stalinienne.

Au niveau de la sphère diplomatique, le sport joue aussi un rôle majeur dans le développement et le maintien de relations pacifiques entre deux ou plusieurs États. En effet, la mise en place d'événements sportifs et le déplacement d'athlètes de manière sécuritaire d'un pays à l'autre forcent tous les gouvernements impliqués à